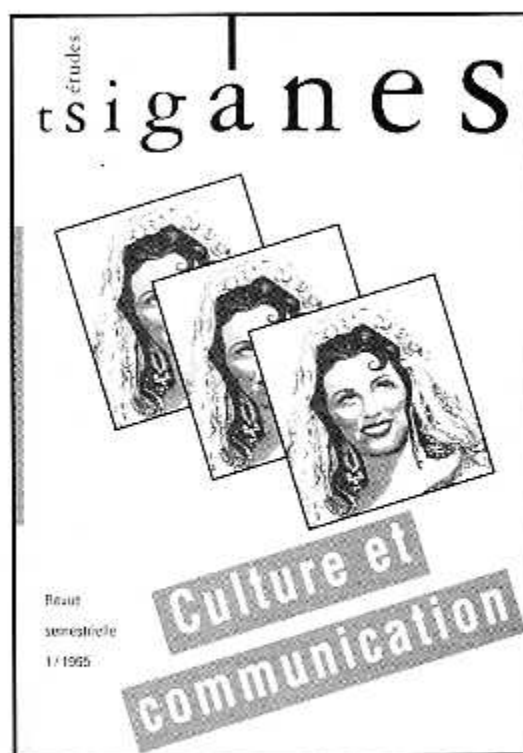


Etudes tsiganes
n° 5
1995



Manteau d'Arlequin

Bernard Provot

A presque mi-hauteur de la tour de 15 étages, le surplomb sur la dizaine de caravanes étalées depuis un mois sur une friche, entre école et hôtel, sans autre effet d'environnement que celui de leur présence, prête à l'affût. Par habitude, le regard jauge et apprécie l'alignement, le semblant de cercle ou de carré, l'éparpillement, la position éphémère des voitures dessinant, selon les besoins familiaux, des espaces de plus grande intimité, puis saute, sociologie oblige, sur la façon dont l'espace est organisé, occupé, pour finalement ne retenir que celle dont chacun des résidents jongle avec l'ombre et le soleil, en cette période de grande chaleur.

Il fut d'autres temps, ceux-là de regard horizontal, apte à saisir les unes après les autres les caravanes, comme autant d'écrans blancs, reflets des bruits et des rythmes quotidiens, miroir sans tain d'une vie collective plus imposée que souhaitée.

“Un matin, la vision inénarrable d'un camion fatigué, dont les côtés s'ornaient, sur deux hauteurs, de lucarnes découpées à la cisaille. S'y encadraient des visages d'enfants qui me dévisageaient avec la même curiosité que la mienne à les regarder.” (*Etudes tsiganes* n°2/1983)

L'ignorance, alors, de l'au-delà du contexte local a limité l'ébahissement à

cette tacite curiosité. La connaissance ensuite, des biens immobiliers de ce groupe familial. Rien que de très naturel.. Mais à l'époque, sans repères précis des modes d'organisation interne, qu'en serait-il advenu, le sachant, et du regard et du jugement ?

Sur quelles pièces du puzzle se seraient-ils accrochés ? Sans doute sur celle maîtresse qui témoigne et symbolise à la fois l'état de transition et de stabilité, celle dont on attend le message espéré !

L'opération de rénovation de ce qui avait été dans un temps plus lointain un petit pavillon de banlieue avait traîné en longueur. Un an, deux ans, peut-être. Mais enfin, c'était fait.

La rue et sa rangée de maisonnettes, autrefois adossées à un arrière plan de jardin et de taillis, s'allongeait désormais à l'ombre d'un collectif social, à présence massive de populations immigrées et issues.

L'entrée cours du pavillon lui fait face. La caravane est bien là, au-devant de laquelle on s'assied, qui sur le marchepied, qui sur une chaise, un fauteuil ou sur le coin d'herbe.

Ce sont des retrouvailles, après plus d'un an : *"Me voilà un gadgo !"*

La voix est trop forte. Visite de la maison. Une pièce "fourre-tout". Autrefois (quelques mois) dessous les caravanes et un tas, un peu à l'écart. Une autre pièce : la galerie aux bibelots, quelques meubles *"pour recevoir, comme dans les bureaux"*.

Retour au dehors. Questions pour ne rien dire : la relation de voisinage (bien d'un côté, moins bien de l'autre), la pelouse les arbres et les plantes. Il faudra entretenir, penser à ...oui, oui... les HLM ? Il y a du bruit, tard dans la nuit. Mais rien de cela n'a vraiment d'importance. De la rue, l'anonymat de la numérotation prévaut.

Retour au passé. La parole est moins haute, moins longue. Des flashes. Il y a un an : les parents (eux-mêmes), une fille, un gendre, des petits enfants. Deux caravanes, une camionnette, une caravane ; le stationnement est toléré le temps de la rénovation. Mais pour le paysage, les voisins, les forces de l'ordre, pour les gens qui vont et viennent, il est de trop.

Ainsi exposé au regard, sur ce terrain sans affectation précise où subsiste encore une ruine de ce qui fut un café, en soubassement d'un pont à fort trafic, il faut entrer dans la ligne des voitures, se fondre dans le cercle imaginaire mais bien réel de ce lieu usagé, c'est-à-dire de ce lieu habité, intime, dont l'au-delà est exclu, comme n'existant pas. Le bruit même des voitures est comme filtré. Curieusement, l'impression que le pavillon, dans l'alignement du trottoir, ne porte pas de la même manière la densité familiale, ni la connivence implicite de ceux qui, censés savoir, sont du dedans.

L'intériorité suggérée ici évoque la vie familiale, ménagère, de cuisine et de linge, de lavage et de nettoyage. Les femmes vaquent à leurs affaires, indifférentes qui, en bas du pont, au regard des autres, qui devant les HLM, aux rangées verticales de leurs oeillères. Hors zones.

Un univers prend forme, là, sous les yeux de tous, par l'existence mythique d'un intérieur décroissant ; les caravanes, les fauteuils, la gazinière, les animaux, les voitures, le linge. Jeux de dominos dont l'agencement se refait à la mesure des mouvements de l'ensemble.

Quant au pavillon, celui de la rue, il empile, il garde, comme "un fourretout". La table et les sièges inanimés y attendent l'hypothétique visiteur, aussi immobiles que les murs qui les abritent.

Chaque fois qu'il est donné l'occasion d'emprunter cet itinéraire, tard le soir, ou plus tôt, dans la soirée, les jours d'hiver, parce que la nuit tombe vite, le pavillon apparaît comme un paquebot illuminé, celui-là même de Fellini, des dernières séquences ou presque d'un de ses plus célèbres films.

Le contraste est frappant. Tout alentour, les pavillons de cette banlieue sont aveugles derrière leurs volets clos. Seul, ce pavillon faisant angle est éclairé. Au rez-de-chaussée, les fenêtres sont encadrées chacune par des doubles appliques, que les voilures ne dissimulent pas. Au premier étage, les fenêtres mansardées sont pareillement illuminées, sans retenues. Deux lampadaires de terrasse complètent le tout.

La maison vit. Cela se voit. Elle vit tard. Des visiteurs sont arrivés. D'autres, sans doute, sont attendus. De toute façon, cet éclairage, toutes ces lumières invitent à aller voir ce qu'il s'y passe, annoncent que le lieu est fait pour recevoir, accueillir, échanger. De toute évidence, la manière dont ses hôtes réagissent laisse entendre une longue accoutumance au construit. A l'encontre des Manouches de la rue, eux, les Roms ne sont pas "entrés en maison" comme on entre en religion, assujettis à une obligation respectueuse d'usage dont le sens n'est pas intégré; ici, un salon pour parler, là, une salle à recevoir "*comme celle dans laquelle les "gadje" nous recevaient*".

Mais l'une et l'autre partagent en commun d'être mitoyennes, non de pavillons habités par des Roms ou des Manouches, mais par des "gadje". Les relations de voisinage étant, d'une manière générale, assujetties aux aléas des humeurs de chacun, cette mitoyenneté n'est ni plus ni moins, celle du commun, "*d'un côté ça va, de l'autre, ça accroche*".

Cette dispersion dans la ville, et à une moindre échelle, dans le quartier, génère quelques remarquables efforts de comportement, plus manifestes chez ces Manouches que chez ces Roms. La fluidité de l'échange que la vie communautaire engendrait, que l'entre-soi autorisait et que la vie itinérante sublimait, s'exerce en milieu urbain sur un registre plus condensé et davantage ponctualisé.

Les Roms de la banlieue, pourtant s'en sont accommodés : l'habitat sédentaire n'a entamé en rien leur capacité à être dans le monde en sa totalité ni celle de se perpétuer.

Dès lors, peut-on penser que le mode d'habitat fixe constitue, à l'égal de l'habitat mobile, un vecteur transitoire, temporaire à l'échelle du temps tzigane, mais sans qu'il ne mette fin pour autant, aux échanges et à la circula-

